

■ La collection “Secrets d’écriture”, nouvellement créée, accueille Jean-Philippe Toussaint.

■ Pour l’occasion, le romancier belge se confie sur son art, dix ans après “L’Urgence et la Patience”.

Le chemin d’écriture de Jean-Philippe Toussaint

Entretien Geneviève Simon

Ce n’est pas la première fois que Jean-Philippe Toussaint se confie sur son art. Auteur de dix-huit titres publiés aux Éditions de Minuit, l’écrivain belge a déjà posé, notamment dans *L’Urgence et la Patience* (2012), un regard introspectif sur son travail. La question des coulisses l’ayant toujours passionné, il y revient sans se forcer dans le cadre d’une collection nouvellement créée, “Secrets d’écriture”, des éditions Le Robert, aux côtés de Michel Bussi, rejoint prochainement par Franck Thilliez et Susie Morgenstern. À la demande de l’intéressé, le projet a pris corps à partir d’entretiens menés par les éditrices Bérangère Baucher et Morgane Kieffer. “Je suis parti de la retranscription de nos huit heures de conversation, en pensant garder cette forme. Mais en y travaillant, quelque chose a pris corps. J’ai constaté que dix ans s’étaient écoulés depuis *L’Urgence et la Patience*, et que j’avais encore des choses à dire, à partager. J’avais aussi très envie de revenir sur la publication de mon premier roman, *La Salle de bain*, en 1985. De raconter exactement comment cela s’était passé.”

Ces temps de réflexion vous permettent de reprendre votre souffle, écrivez-vous.

À un moment, je parle d’un chemin d’écriture, sur lequel on peut marcher sans faire de pause. Or il est bon de s’arrêter de temps en temps pour regarder ce qu’on a réalisé. Cette perspective me plaisait. Je n’ai pas de leçons à donner, mais j’ai vécu quelque chose et j’ai envie d’en témoigner.

Pas de leçons à donner : vous dites d’ailleurs n’être pas certain qu’écrire, cela s’apprend. Et le titre du livre le proclame, “C’est vous l’écrivain”, parce que personne d’autre ne prend les décisions.

Il y a un paradoxe : on est l’écrivain, on est complètement seul, on doit prendre toutes les décisions, et en même temps, on peut apprendre des choses. Ce que je peux transmettre, c’est une subjectivité : dans mon cas, il s’est passé cela – ce qui ne veut pas dire que cela se passera ainsi pour vous. Par exemple, tout le monde dit qu’il faut être économe en adverbes. Moi, je dis au contraire que je les aime, que j’en mets autant que je veux. Sachant cela, chacun pourra s’autoriser certaines libertés. Chaque écrivain, chaque livre sont des cas particuliers. Mais il y a des règles : je constate que certains livres sont mieux écrits que d’autres. On ne peut pas dire que tout se vaut.

On a encore une vision assez romantique du métier d’écrire. Ce livre est-il aussi une manière de démythifier les choses ?

Oui, il y a beaucoup de clichés autour de l’écriture, j’essaie de nettoyer ça. Et d’être concret. Ainsi, même si c’est presque contre-intuitif, je dis que si vous voulez écrire, il est important de ne pas écrire. Il faut d’abord observer le monde, se nourrir, avoir quelque chose à dire. Ne pas se précipiter, laisser monter l’envie, et laisser mûrir, décanter. Quand je n’ai pas de roman en cours, je ne prends pas de notes. Je garde ce désir, j’essaie même de l’aiguiser pour qu’au moment où je crée les conditions d’isolement, de temps, de réflexion, je n’aie plus que ça à faire. Et pendant tout ce temps où je n’écris pas, j’écris quand même : beaucoup ne le soupçonnent même pas !

D’autant que vous avouez qu’“écrire est une chose grave qui engage toute la vie”.

C’est une phrase très importante pour moi. J’essaie de le dire sans faire le malin, sans ironie, mais c’est le sens de ma vie. En cela, je peux dire que j’écris tout le temps, même quand je n’écris pas.

Cela engage toute ma vie, et je l’ai perçu dès le début. À vingt-cinq ans, j’ai senti cette responsabilité quand mon père m’a dit : “Je ne sais pas si tu vas être publié, mais tu es un écrivain”. Peu après, Jérôme Lindon a ajouté : “C’est vous l’écrivain”. Tous deux l’ont reconnu en moi.

Tous vos livres continuent à vivre sans vous. Vous confiez d’ailleurs presque préférer en parler longtemps après leur publication que dans la foulée...

J’aime que ce ne soit jamais fini. J’ai tellement travaillé à écrire mes livres, à réfléchir, à vivre avec eux, qu’ils m’accompagnent. C’est important pour moi que ça ne s’arrête pas. J’ai encore envie de défendre *La Salle de bain*, je continue à parler du cycle de Marie, MMMM. Je vends le tout ! Mon champ d’activité dépasse l’écriture – il y a eu le cinéma, la vidéo, la photo, les expos, le théâtre. C’est large, mais j’aime qu’il y ait une unité, je réfléchis à une cohérence. J’aime aussi me renouveler, comme je l’ai fait en montant sur scène lors de la création du spectacle MMMM à l’Odéon, à Paris. Mais cela participe d’un ensemble, j’en suis conscient.

Parce qu’il y a des échos ?

C’est ce qui m’intéresse le plus, les échos, les résonances, les choses qui reviennent, les déclinaisons, tout en me renouvelant, en changeant parfois de médium. Alors le champ se réduit, parce que j’en ai déjà fait beaucoup. C’est pour cette raison que mes deux derniers textes de fiction, *La Disparition du paysage* et *L’instant précis où Monet entre dans l’atelier*, sont très courts. J’aime la densité d’un texte de trente pages. Cela permet de se confronter à la littérature : en une demi-heure de lecture, vous avez un aperçu. Le côté expérimental m’intéresse. À l’exception des Éditions de Minuit, dont je salue le courage ou la clairvoyance, peu d’éditeurs